

« *LA BIBLIOTHÈQUE DE BABEL* »
la série fictions des éditions du Littéraire

MONMANEIX

Le testament nomade

roman

Les éditions du Littéraire

« La corde en usage, celle qui puise l'eau chaque jour s'use moins vite que la corde pliée et suspendue à un arbre où elle se fera dévorer par les termites. Cette dernière, c'est la soumission. La corde en usage qui s'use moins vite que celle qui est posée, c'est la résistance même si elle est perdue. »

Dicton touareg

LE JOUR DE L'ACCIDENT, gagné par l'euphorie des grands espaces maliens, Marc roulait vite sur la mauvaise piste, insouciant du capital que représentait la voiture.

José avait poussé la musique au maximum.

Il était le principal commanditaire de ce voyage, mais tous les deux partageaient la même ivresse.

Ils fonçaient dans le désert du sable entre les dents.

Plein sud indiquait la main oscillante de José qu'il s'efforçait de tendre vers l'avant.

La voiture bondissait dans les ornières, écrasant ses amortisseurs : elle dérapait à la sortie des virages en soulevant de gros nuages de poussière.

Ils avaient coincé cinq bidons de vingt-cinq litres d'essence entre les sièges avant et la banquette arrière, sur laquelle s'alignaient cinq autres jerricanes, des bidons de plastique qui se gonflaient sous la chaleur, une vraie bombe !

Dessus, ils avaient jeté une épaisse couverture de laine bariolée achetée en Algérie.

Ils avaient fait le plein d'essence mais ne s'étaient pas arrêtés de fumer dans la voiture.

Selon la formule, ils laissaient tout derrière eux...

Marc et José s'étaient croisés sur le même itinéraire, de bar en bar, et de verre en verre. Ils décidèrent de mettre en commun leurs expériences de la piste saharienne et d'un petit commerce d'alcool et de voitures volées.

Les voitures de tourisme se vendaient bien dans les années quatre-vingt. Les odeurs du continent africain, le sourire des femmes et les péripéties de ce petit trafic agissaient sur eux comme un aimant.

Marc et José avaient décidé de faire la piste ensemble pour des raisons de sécurité. En effet, la situation politique au nord du Mali était tendue. Les Touaregs, une nouvelle fois, s'opposaient aux autorités des états malien et nigérien. Plusieurs incidents sanglants furent à déplorer de part et d'autre.

Marc et José le savaient.

Depuis dix jours ils tenaient un rythme infernal, la France, l'Espagne, la traversée du Maroc, le passage des frontières, les affaires en Algérie...

Parcourir huit cent kilomètres de pistes pour finir contre un rocher en perdant le contrôle du véhicule, c'était trop bête...

Mais ils sortirent indemnes de l'accident.

Le lendemain matin, alors qu'ils constataient les dégâts allongés sous le châssis de la 504 Peugeot, l'Oiseau fit son apparition tel un petit prince qui aurait grandi et masqué sa figure de bleu indigo pour cacher son visage.

L'Oiseau se proposa de les remorquer jusqu'à son campement où ils décidèrent de se séparer. Marc resterait pour vendre la voiture et tout le bric-à-brac qu'elle transportait, ensuite il irait rejoindre José à Lomé, au Togo.

La chance fit passer un camion transsaharien dans lequel José s'embarqua.

Marc resta les bras tendus vers le ciel jusqu'à la disparition du camion. Il écouta le moteur qui peinait et il se dit que, plus loin, la piste était pleine de sable.

Amar venait juste de recevoir son premier chèche qu'il ajustait fièrement en toutes occasions sur le haut de son crâne.

L'Oiseau l'avait présenté à Marc sans plus de commentaires. « C'est un petit cousin, il vient me donner un coup de main à la rotation de l'eau... »

La nuit qui suivit le départ de José, Amar se laissa emporter par la fougue de sa jeunesse. « Ta voiture a eu un accident ! Maintenant, elle nous appartient ! Toi, tu peux partir ! »

Marc connaissait cette règle de naufrageur.

Au fil des descentes vers l'Afrique noire il avait toujours redouté ce piège. Il ne connaissait pas le visage des hommes qui l'entouraient.

Personne ne se dévoila durant cette première journée.

Pour passer l'après-midi à négocier avec l'Oiseau il avait conservé son chèche très haut sur l'arête de son nez.

Un accord était en place, le prix arrêté pour la voiture accidentée et tout ce qu'elle contenait. Marc marchandait jusqu'à l'essence du réservoir de la Peugeot.

L'Oiseau s'engagea à réunir la somme d'argent en quelques jours. Pour contrer les propos d'Amar, Marc lui fit remarquer qu'il pouvait se considérer comme invité le temps que l'Oiseau réunisse la somme convenue.

Après un dernier verre de thé tous regagnèrent leurs chambres à coucher. Pour l'un, l'emplacement moelleux d'un creux de dune, pour l'autre, l'abri d'un des véhicules

que l'Oiseau accumulait dans ce campement pour fournir en pièces détachées sa 404 bâchée.

Quelques jours plus tard, comme de vieux amis, se tenant par le bout des doigts, Marc et Amar trébuchaient dans les ornières de l'oued.

Un maigre feu, alimenté brindille par brindille, indiquait le chemin pour se repérer dans la nuit.

Des rires fusèrent entre les trois filles tapies dans l'ombre de la tente. Des phrases rapides furent échangées en Tamasheq. L'une d'elles lança à Marc un coussin de cuir.

Aïcha se rapprocha de Marc en changeant de position. « Bois du lait ! Il est encore chaud, en direct du pis de la chamelle... » Elle poussa devant lui unealebasse remplie de lait moussu. Il but à longs traits sous les fous rires d'Amar et des filles.

Aïcha l'observait.

Elle lui reprit le récipient, appuyant un instant les mains de Marc sur les courbes de laalebasse, en les recouvrant des siennes. « Mon oncle m'a appris ta langue... »

Le groupe constitué près d'Amar semblait maintenant indifférent à la présence de Marc.

« Les autres filles ne comprennent pas le français. Je suis la seule femme de l'oued à le parler. »

Les pans de ses vêtements frôlaient les bras nus de Marc. À parler si bas ils se retrouvèrent très proches l'un de l'autre Aïcha dessina sur le sable des points puis des traits.

« Je viens d'écrire mon nom en tifinhar. Tu vois les signes ? C'est ainsi, nous écrivons sur le sable, lui seul sait garder les secrets... »

Du plat de la main et d'un geste vif elle balaya le sol effaçant les signes.

Amar se leva. « Il y a des phares sur la crête ! Au moins trois voitures... Viens vite Marc, il y a certainement des choses à gagner ! »

Le premier village était à cinq heures de route. Sur la piste, courir derrière les camions et les véhicules de passage, participait des moments importants de la journée.

« Tu reviens demain ? » demanda Aïcha les yeux fixés sur Marc. Il acquiesça d'un petit signe de la tête.

Cette jeune femme lui paraissait inaccessible, et cette invitation lui enflamma les sens.

En petites foulées, il s'appliqua à suivre les enjambées d'Amar. Ils n'étaient pas les seuls à avoir aperçu les phares. Deux hommes enturbannés essayaient de vendre une épée d'Agadez et proposaient à une jeune femme de monter sur le chameau qu'ils avaient amené. Pas rassurée par l'animal, elle tentait ouvertement de fuir les propriétaires.

Ils réclamaient de l'eau, du thé, des cigarettes américaines, ils ne voulaient pas des cigarettes espagnoles qu'on leur offrait.

Marc retira son chèche et proposa au groupe de boire le thé au campement dans lequel il était installé.

« Nous pourrions tuer un mouton pour vous changer des boîtes de conserves. Pour le mouton il faudra payer, pas très cher, l'équivalent de cinq cents francs... »

Ils avaient plusieurs jours de piste derrière eux, la plupart furent favorables à un changement de régime. Un des véhicules ayant besoin de réparation, Marc assura qu'ils trouveraient les pièces nécessaires chez l'Oiseau.

« Ama Ama ! fit l'Oiseau... Des Touaregs de l'Adrar des Ifhoras. Soyez les bienvenus ! Si vous voulez manger le mouton, il faudra que quelqu'un accompagne Sidi en voiture pour aller le chercher... »

On discuta chez les touristes. Certains ne voulurent pas payer quand ils constatèrent que le mouton avait des allures de chèvre. Ils avaient des doutes sur l'hygiène, de plus le mouton avait déposé des crottes dans la voiture !

Amar sourit. « Qu'est ce que c'est ? Des crottes ! C'est naturel. »

Ils décidèrent que seules mangeraient les personnes ayant payé. Chez les bleus ce fut la consternation.

Ils ne comprenaient pas : « Certains vont manger et les autres vont regarder ? »

Le mouton suspendu à un acacia fut vite égorgé. Des flammes plus importantes qu'à l'ordinaire jetèrent alternativement des ombres sur les visages. Sidi entretenait des braises sur lesquelles il posa deux théières : « Quand on mange de la viande, il faut boire du thé... » Marc rejoignit l'Oiseau près de Sidi, ils préparaient des morceaux de foie enroulés de crépine fraîche, piqués sur un bout de fil de fer : grillés et salés, ils se partagèrent cette gourmandise.

Marc fumait une Winston du paquet qu'il venait de *gagner*. Amar virevoltait, passant de l'un à l'autre, il butinait. Marc s'endormit sur place.

Le matin, la température baissa.

Marc s'approcha de Sidi qui était accroupi près des braises. Il en extrayait, toute fumante et pleine de cendre, la tête du mouton qu'il entama avec les doigts.

Durant ce séjour Marc avait plongé, midi et soir, sa cuillère dans la grande bassine émaillée qui recevait la galette de blé dur cuite dans le sable. Émiettee et nappée de beurre rance, elle reste la principale alimentation de la région.

Lorsque Sidi lui offrit de partager son petit-déjeuner,

Marc refusa d'un geste de la main. Ce matin il allait boire un café ! Il guetta la première tête qui se dressa des sacs de couchage et proposa ses services pour préparer du café.

L'Oiseau prit place près de Marc, plongeant la main dans la poche intérieure de son vêtement, il en sortit une liasse de billets. « Tu vois, j'ai ajouté l'argent du mouton. Bientôt, tu encaisseras la somme convenue... »

Chaque jour, l'Oiseau sortait une liasse de billets disparates, des francs, des pesetas, du CFA, des dinars algériens, qu'il augmentait des gains de la veille.

Pour Marc, l'argent ajouté le rapprochait de son départ. Il savait par expérience qu'il valait mieux donner un coup de pouce à l'Oiseau pour réunir la somme plus rapidement.

L'Oiseau se leva. L'argent avait disparu. « Viens avec moi, allons rencontrer les *grands commerçants*. » Il y avait les petits trafiquants dont Marc faisait partie et les seigneurs du commerce saharien.

La conduite de L'Oiseau était tendue, il ne passait jamais la quatrième. Il quitta l'oued, roula hors-pistes, s'arrêta pour ramasser du bois mort aussi précieux que l'eau.

Puis il pointa son doigt au loin.

« Tu les vois ? Ils sont là-bas ! » Marc aperçut le semi-remorque couché sur l'horizon. Une vaste tente se dressait dans l'ombre du camion et plusieurs voitures se trouvaient déjà sur les lieux.

Une trentaine d'hommes entouraient les trafiquants qui venaient de Libye avec des tissus, du thé, du sucre, des tapis, des cartouches pour les fusils de chasse...

La réception commençait à peine.

Les hommes prirent place de part et d'autre des invités.

Ils étaient honorés de plats de viande découpés en petits

morceaux juteux et grillés à souhait, de Calebasses de lait moussu et de multiples verres de thé.

Ils échangèrent les nouvelles de la piste : « Nous n'avons rencontré aucune frontière. Nous roulons le plus loin possible des postes et nous traversons ces zones de nuit, les phares en veilleuses, priant Dieu qu'une patrouille ne soit pas dans les parages et n'entende les efforts de notre moteur lors des passages de sable moussu... »

Il y avait là des commerçants et des chefs de tentes. Ils étaient tous du cercle, de la région. Ils allaient acheter seulement ce dont ils avaient besoin.

Marc et l'Oiseau quittèrent le camion à la nuit tombée. Ils roulaient en silence les yeux fixés sur le terrain accidenté.

Ils durent maintenir le cap, un œil à deux mètres du capot de l'auto, l'autre au loin surveillant les ombres du terrain qui se découpaient dans la tache de lumière projetée par les phares.

*

Les jours passèrent en regards furtifs et en sourires voilés, des jours d'émotions grandissantes.

Aux heures chaudes de la journée Aïcha portait la main à son front, écartant doucement le bord du drap dont elle se nimbait, découvrant des tresses épaisses et sans ornement ; elle souriait, bercée par le murmure des femmes.

Amar tendit un verre de thé à Marc. Il poussa légèrement son bras. Marc sursauta. Il eut la sensation d'être transparent.

Au campement, la vie était faite de contemplation. Au fil des jours, les voiles se révélaient être un refuge bien mince. Ils ne cachaient que les replis de la bouche.

Aux côtés de la chaleur, quelques mots accompagnaient le silence, puis le vent se levait pour purifier la journée. Une fois la nuit tombée, on reprenait un peu de thé en silence, avant de parler.

Aïcha déambulait entre les tentes, des effluves de musc flottaient partout dans l'oued.

Marc ne savait pas où elle se retirait pour dormir.

Bijoux d'ambre et d'argent, lourds bracelets, attouchements vifs emprunts de curiosité. À l'éclat d'un sourire répondait un coup d'œil railleur et puis un petit geste de la main pour se rejoindre un peu plus loin.

Marc suivit les pas nonchalants d'Aïcha. Elle contourna la tente du forgeron.

Tous s'efforçaient de l'ignorer : en fait, ils le redoutaient.

Il tapait le fer et entretenait sa forge, un feu connu de lui seul, jaloux du regard des autres.

Aïcha suivait les passages de sable sombre.

Dans l'erg, elle disparut.

Marc la retrouva étendue dans les bras d'un croissant de dune. Le sable doré glissait sans fin le long de son coude dénudé.

Sa tête inclinée reposait dans la paume de sa main, de l'autre elle découvrit son visage.

« Les étincelles de l'amour, si brillantes soit-elles, finissent par mourir pas très loin, dans le sable, comme les étoiles déployées dans le ciel. »

L'espace était très fin entre l'invitation et la formule de politesse signifiant le rejet de ses prétentions.

Marc en fut destabilisé.

Le voile glissa sans qu'elle voulût le voir tomber.

D'une main elle le saisit et de l'autre elle fit signe d'avoir

à craindre Dieu, en réprimant sa curiosité avide.

Puis elle le regarda comme pour lui rappeler que malgré sa prière il allait obtenir ce qu'il n'avait pas essayé de prendre. Malgré la lucidité dont Aïcha fit preuve dans les dunes, la passion céda la place à la douceur hypnotique des premiers jours.

Marc était fasciné par sa délicatesse naturelle.

Il était enveloppé du charme parfumé de cet amour incontrôlé. Il éprouvait un indicible plaisir à confronter la réalité à l'éphémère attrait d'une aventure amoureuse hors du temps. Des siècles les séparaient mais leur union devenait inévitable.

Au désert, couché à même le sol, il eût pour la première fois la sensation physique de la terre tournant inexorablement suspendue dans l'espace.

Il ferma les yeux. Le murmure d'Aïcha l'entraînait dans les sables. Elle prenait sa main pour le guider dans les dunes, loin des djinns.

Bouche contre bouche, narine contre narine, ils aspirèrent le temps qui les séparait dans un grand concert de caresses.

Marc se dressa. Tremblante, Aïcha se posa et le vent se leva sans faiblir. Elle en perdit son assurance.

Elle préférait vivre dans l'obscurité de la tente, enveloppant Marc dans les méandres des belles étoffes dont elle se parait pour le recevoir. Ses attitudes lointaines firent place à la timidité des cœurs comblés.

Sa réserve nonchalante égrenait les heures de la journée en somnolence. Aïcha est amoureuse, disaient les femmes en se poussant du coude, c'est le français : ils passent toutes les nuits dans les étoiles. Aïcha me l'a dit !

Au fil des étreintes Marc se colorait d'indigo. Des traces semblables au calque du papier carbone maculaient sa

peau. Il ne comptait plus le temps passé au fond de la tente avec Aïcha, dévoilant sans cesse les pétales soyeux de l'abandon.

« Passe tes doigts entre mes côtes. Détache-les une par une, serre plus fort mes bras du bout des mains, tu peux passer entre mes os. Ne sois pas fébrile, enfonce tes doigts dans la charpente de mon corps. Presse la rotondité de mes articulations... »

La souplesse de la peau lubrifiait l'exploration, fermement les mains de Marc pénétraient le cartilage. Sa semence éparpillée, Aïcha l'étafait doucement par la grâce du poignet.

« Le sang coule dans mes veines comme les ruisseaux de ton pays sur des pierres fatiguées.

« Ici plus qu'ailleurs les éléments sont réunis pour une dernière confrontation... »

Marc mordait à pleines dents dans ce corps ambré.

Un matin, fatigué, il s'allongea sur le ventre et des petits enfants vinrent piétiner sa colonne vertébrale. Portées par des bourrasques de vent irrégulières ses plaintes résonnèrent dans l'oued.

La chaleur allumait des mirages.

Des chandelles de poussière promenaient des esprits ressuscités. Sous cette chaleur écrasante, Marc percevait l'ombre fugitive des hommes aux attitudes altières. Aïcha baissa les yeux sur son bonheur :

« Hier, des sœurs sont mortes à l'est, au Niger, pas très loin d'ici. Ils ont massacré un village entier pour venger la mort d'un gendarme. Les femmes couraient dans tous les sens déchirées par les rafales des armes automatiques. Les enfants, accrochés aux hardes de leur mère, enfouissaient leurs visages dans des ventres béants.

« L'armée avançait.

« Économisant leurs munitions les hommes poursuivaient le massacre à coup de machettes. Les soldats déboutonnaient leur pantalon et troussaient les cadavres. Le sang mêlé au sable formait des croûtes sombres sur le visage des assassins.

« Des petits enfants lançaient des pierres pour libérer les mères coincées dans les bras des hommes qui hurlaient, bavant des insanités sur les ancêtres de leurs victimes maltraitées.

« Hier, pour la vie d'un homme, des dizaines de femmes et d'enfants sont morts, cautionnés par le pouvoir central qui depuis des années cherche à nous éliminer.

« Aujourd'hui, Marc, nous goûtons ensemble les instants de liberté que nous avons préservés en fuyant le monde. Au désert nous pouvons nous cacher dans les dunes, mais celles-ci finiront par nous recouvrir.

« Il n'y a rien ici, juste toi, moi et les autres.

« Nous sommes pourchassés, refoulés, vous avez morcelé notre territoire. Nous sommes parqués dans des camps, réfugiés de la sécheresse, abandonnés de Dieu !

« Nous sommes l'exemple de la résistance humaine tout à fait vaine.

« Nous payons la liberté au prix le plus élevé... »

*

Des vents violents balayèrent l'oued, grondant entre les tentes, forcissant jusqu'à la tempête.

Ils déferlèrent longuement sur le campement. Nulle place n'était idéale pour se protéger du sable.

Marc se souvint avoir roulé dans ces conditions épouvantables, espérant fuir le déchaînement de l'ouragan. La

tôle de son véhicule s'était retrouvée à nu !

Ses nerfs étaient laminés par la fureur soudaine succédant aux jours de sérénité. Le sable et la poussière lui soudaient les yeux, lui bouchaient les oreilles.

Dans les périodes de calme, il peinait pour retrouver sa lucidité.

L'Oiseau avait disparu.

Depuis une semaine Amar gardait ses distances et n'échangeait que des formules de politesse banales.

Tout le monde se terrait dans une interminable solitude, il lui sembla qu'une éternité s'écoulait.

La seule fois où il voulut rendre visite à Aïcha, il fut pris dans un tourbillon de sable, cloué sur place, les bras ramenés sur la tête enfouie dans ses genoux, la langue collée au fond de son palais.

Et le tumulte persistait.

Ils espéraient la pluie pour apaiser les bourdonnements de leur crâne. Cette nuit quelques gouttes tombèrent, Amar vint ramper sous la tente.

« Le calme va revenir. Nous avons tous beaucoup souffert de ce mauvais temps. Nous ne pouvions plus faire du thé régulièrement. Tu as bien tenu. Je t'ai apporté du lait et des dattes... »

Il lui tendit un petit sac de toile rempli de dattes concassées et une boîte de lait concentré. « Tu mélanges ça, c'est pour toi. »

Marc vit là un cadeau d'Aïcha, mais se garda bien de le suggérer à Amar. Son silence et sa discrétion l'incitèrent à lui confier une fine chaîne d'or en lui recommandant d'en faire présent à Aïcha. « Je l'ai vue aujourd'hui, dit Amar, j'ai regardé dans ses yeux, il y avait peu d'espoir derrière beaucoup d'inquiétude. Les nouvelles sont mauvaises. À Tamanrasset les forces de police venues du nord pour-

chassent les nôtres. Tu sais, nous sommes tous frères, mais Aïcha a un oncle à Tamanrasset. Toute sa famille est partie.

L'année dernière, pendant la saison des pluies, sa mère est morte à côté d'elle. Ensemble, elles gardaient la tente familiale. Poursuivie par la sécheresse, toute sa famille avait cherché refuge dans le Hoggar. C'est le cas de la plupart des tentes de la région.

Ils laissent un témoin ou deux sur le territoire des vieux.

Cette lueur au fond de ses yeux... Elle brillait ! Elle sera contente du cadeau que tu lui fais. Je cours lui porter... »

La tente vibra sous les assauts du vent qui redoubla, emportant Amar tel un fantôme dépenaillé. Il prit la voie express, le vent le portait et Marc regarda son messenger s'envoler pour se poser près d'Aïcha endormie.

Un bruit de moteur qui fait de l'auto-allumage et qui fonctionne sur trois cylindres !

Marc se réveilla avec la conviction que la voiture de l'Oiseau avait besoin de ses services.

« J'ai tout l'argent ! dit l'Oiseau en claquant la portière. Maintenant, tu peux poursuivre ta route. Dans quelques jours, je vais à Aguelhok. Si tu veux je t'emmène, avec de la chance tu trouveras un camion, mais méfies-toi, la situation politique est terrible. Nous sommes entre les mâchoires d'un piège.

« Au nord, le pouvoir algérien nous menace d'expulsion. Il a dépêché des têtes brûlées pour encadrer l'armée, la police et les douanes. De jeunes chiens qui nous considèrent comme des clochards, ils achètent nos femmes avec le riz de l'aide internationale.

« Dans le sud, ce n'est pas mieux ! Les maliens et les nigériens ressortent les vieilles rancunes des temps révolus.

Ils sont revanchards et sans scrupules.

« C'est la même configuration qu'au nord, ils ont posté des fous sanguinaires sur nos anciens territoires. Il faut faire attention, peu de gens connaissent ton existence, mais tu vas devoir te montrer et ils sont nerveux.

« Tu vas devoir passer des frontières tenues par des hommes sans scrupule.

« Dieu te protège si tu décides de partir... »

Marc se redressa, les mains pleines de cambouis.

L'Oiseau était parti.

Il suivit sa silhouette estompée par les brumes de chaleur.

L'Oiseau ne connaissait pas son âge. Il était né dans le désert. Il tomba dans une couche de sable fin et sa mère lâcha le poteau central de la tente sous laquelle elle s'était accroupie.

Puis elle lui saisit le nez entre le pouce et l'index pour qu'il soit long et fin, ensuite elle pressa le crâne dans ses mains pour lui donner une forme allongée.

Séduire pour survivre, tous les nomades vous le diront, ils entretiennent les allures princières des ancêtres au plus profond de leur désespoir.

*

Les mains d'Aïcha se posèrent sur les épaules de Marc.

« Cette nuit, après la visite d'Amar, je suis allée dormir sur la tombe de ma mère et j'ai vu que je devais partir pour Tamanrasset. Veux-tu faire le voyage avec moi ? »

Elle était assise sur les talons. Les coudes posés sur ses genoux, ses bras encadraient un sourire retenu chargé de coraux éclatants. Étendu mollement dans l'ombre, Marc

était attentif aux recommandations du départ.

« Lorsque tu arriveras à Aguelhok, demande à voir Ehot, je serai chez lui. Il restera avec toi jusqu'au moment où tu pourras embarquer dans un camion. Tu lui remettras le prix de mon passage pour Tam, j'embarquerai à la sortie du village.

« Si tu veux, nous partons dès aujourd'hui... »

AGUELHOK EST UN PETIT bourg du désert qui étire autour d'un puits ses maisons de pisé. Entre elles des ombres bleutées se déplaçaient sous l'œil inquisiteur des soldats aux treillis poussiéreux.

Malgré le couvre-feu, Ehot était libre de ses mouvements : « Les soldats sont en garnison depuis une année. Ils attendent leur solde pendant des mois. Alors, je fais beaucoup de crédits. Mais il faut être prudent : ils sont comme les scorpions, ils marchent de travers. Il ne faut pas les effrayer. Le moindre geste anormal briserait la monotonie générale dans laquelle nous cherchons à les endormir.

« Il y a un camion en partance pour Tamanrasset, il partira dans quelques jours. D'ici-là tu vas rester chez des amis. Les Maliens multiplient les contrôles, je vais sou-doyer un ou deux de mes créanciers et tu pourras embarquer sans qu'ils ne te posent trop de questions. Prends soin d'Aïcha et que Dieu te garde ! Ne reviens pas sans elle... »

Ehot était l'archétype du targui légendaire, filiforme, le geste à la fois ample et retenu, il imposait la déférence.

Il savait apprécier les distances avec douceur, cette attitude lui conférait une aura de noblesse.

Marc avait l'élégance hasardeuse des êtres révoltés : sans avoir la hargne de José, il opinait du chef avec une certaine arrogance. Dès leur première rencontre, leurs rapports furent un temps très succincts, voire hautains.

Marc profita alors de ces jours de transit pour réunir son paquetage. Faire l'acquisition, par l'intermédiaire de son logeur, de l'indispensable bidon d'eau recouvert de toile de jute et d'un tas de bricoles utiles au voyage : une torche électrique, des allumettes, des paquets de gâteaux secs, une cartouche de cigarettes et des dattes.

Il avait conservé précieusement quelques outils, l'autoradio et la couverture de laine bariolée du sud algérien, deux jeans, une paire de bottes, une veste de chez Ventilo, un paquet de chemises et quelques tee-shirts.

Il ne se chargeait pas trop, mais il fallait être présentable face aux autorités. Huit cents kilomètres de pistes oubliées, ce n'est jamais une partie de plaisir.

Marc eut le souvenir d'un voyage interminable à bord d'un camion entre Mopti et Gao.

Une cinquantaine de personnes jouait des coudes, entassées au ras des ridelles, sur un chargement de pommes de terre. Après une journée d'attente épuisante, le camion s'ébranla sur les coups de minuit.

Très vite ils avaient quitté le goudron pour attaquer la piste qui remonte vers le Nord en direction de Gao via Hombori. Cette piste lui sembla infernale :

« Nous étions ballottés de gauche à droite, d'avant en arrière, réunis en une masse compacte. On aurait pu croire que nous étions en méditation solennelle lorsque de grosses gouttes de pluie vinrent briser notre dévotion ; obéissant par réflexe à cet avertissement, nous cherchions à nous abriter des foudres du ciel.

« La pagaille régna dans nos rangs. Les dieux en colère déchirèrent le ciel nous noyant sous des trombes d'eau tiède. Le camion s'arrêta pour que nous puissions tirer la bâche afin de protéger les pommes de terre. Alors nous nous sommes retrouvés sous un plafond bien bas. Une trentaine de centimètres, c'était l'espace restant pour les passagers entre les tubercules et la toile de bâche.

« Nous étions allongés les uns en travers des autres, une vraie cargaison de négrier !

« Je me suis réveillé sous un soleil radieux. Le camion était garé sur la place d'un village. J'étais tout seul au milieu des pommes de terre.

« Les jours suivants ne furent pas moins supportables en raison des arrêts fréquents dus aux multiples crevaisons. C'était un camion aux roues jumelées.

« Une fois épuisé l'interminable remplacement des pneumatiques extérieurs par ceux de l'intérieur, il fallut sortir les rustines et la colle. Forcément l'eau vint à manquer. On buvait le *café au lait* des flaques d'eau conservées par les ornières... »

Marc se demanda quel voyage lui réservait le camion sur lequel il irait s'embarquer demain matin.

Il appréhendait ce départ, il n'avait eu aucune nouvelle d'Aïcha depuis son arrivée à Aguelhok.

*

Tête rouge, voici son nom. Un camion Mercedes à la cabine rouge sang.

Le graisseur, reconnaissable dans sa combinaison huileuse, s'adressa à Marc. « Celui-ci est fatigué, mais le moteur est bon, patron ! » À chaque arrêt du camion, il se jetait

sous le châssis, armé d'une grosse seringue, il injectait de la graisse dans les essieux pour protéger les roulements à billes du sable.

Marc se hissa dans la remorque et découvrit le chargement : une bonne centaine de chèvres bêlantes jouaient des épaules pour respirer.

Une plate-forme de madriers, posée sur les ridelles, recouvrait le tiers du chargement. Cette place était réservée aux passagers : un chauffeur, le propriétaire du camion, le propriétaire des chèvres, le graisseur et deux apprentis. L'équipage était au complet !

Le Mercedes n'avait plus de démarreur.

Mohamed, le chauffeur, desserra le frein à main et laissa le camion descendre la pente sur laquelle il avait pris la précaution de le garer.

En trois secousses le moteur tourna rond.

La dizaine de personnes en place sur la plate-forme agitèrent leurs mouchoirs. Accoudé sur le toit de la cabine, Marc observait les options choisies par Mohamed pour aborder les premières difficultés du terrain. Il fut rassuré. Le camion franchissait souplement l'oued ravagé par de profondes ornières.

Ils furent arrêtés par les militaires, la discussion s'engagea avec les propriétaires, un coup d'œil au chargement, quelques regards sombres aux passagers.

Tout était dit.

Réunis par le graisseur pour payer la taxe, des billets de mille francs CFA passèrent de main en main. Un salut des soldats et Mohamed enclencha la première. Le camion ralentit à la sortie d'un virage. Surgie de nulle part, Aïcha monta. Elle s'installa près de Marc. Personne ne bougea. Seule une targuie, qui était du voyage, osa lever les yeux sur elle.